

« Mon Dieu que ce Vésuve est beau ! » Le récit de
l'ascension dans le journal d'un aristocrate de
Bohême au cours de son voyage de 1816

Matthieu Magne



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/7829>

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2014

Pagination : 265-294

ISBN : 978-2-914-561-70-9

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Matthieu Magne, « « Mon Dieu que ce Vésuve est beau ! » Le récit de l'ascension dans le journal d'un aristocrate de Bohême au cours de son voyage de 1816 », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 89 | 2014, mis en ligne le 01 juin 2015, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/7829>

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

© Tous droits réservés

« Mon Dieu que ce Vésuve est beau ! » Le récit de l'ascension dans le journal d'un aristocrate de Bohême au cours de son voyage de 1816

Matthieu Magne

NOTE DE L'AUTEUR

Archives régionales d'État de Litoměřice (SOA), liaison Děčín, Bohême du Nord, AF Clary-Aldringen, carton 163, Ms. du 1^{er} juin 1816.

- 1 Au cours du XVIII^e siècle, la course du Vésuve est un passage obligé pour tout voyageur se rendant dans le sud de la péninsule italienne. Les récits de voyages en Italie connaissent une véritable floraison au cours du siècle, en lien avec les progrès de l'édition et la demande croissante d'un public éclairé¹. À côté de l'engouement pour les sites antiques, l'embellissement des villas ou de la description de la situation socio-politique de la péninsule, l'ascension du Vésuve devient un thème récurrent du discours apodémique. Étape incontournable du Grand Tour de l'âge classique aux Lumières, l'Italie ne cesse d'exercer un véritable tropisme sur les élites européennes². Depuis les enquêtes de Jean-Baptiste Labat, publiées en 1730³, jusqu'aux lettres et souvenirs de Chateaubriand⁴, la relation de voyage trouve ici un matériau riche et propice à susciter l'intérêt d'un nombre croissant de lecteurs en chambre.
- 2 S'ajoutant à Florence et à Rome, le sud de l'Italie attire de plus en plus les voyageurs⁵. D'importantes campagnes de fouilles débutent dans la région de Naples sous le règne de Charles VII (1734-1759). Les travaux de Roque Joaquín de Alcubierre mettent au jour le site d'Herculaneum entre 1738 et 1748. Dès 1749, le marquis de Marigny visite ces sites

aux côtés de Cochin et Soufflot, avant de prendre la suite de Le Normand de Tournehem à la surintendance des bâtiments du roi⁶. L'accession au trône de Ferdinand IV en 1759 marque un nouvel essor des campagnes de fouilles qui consacrent l'attrait du royaume de Naples et jouent un rôle important dans le goût néoclassique qui se répand en Europe⁷.

- 3 Les ruines de Pompéi éclipsent bien vite le site d'Herculanum. Au fur et à mesure que les antiquaires excavent les rues, les bains et les maisons du site, le Vésuve prend une nouvelle dimension⁸. Alors que les récits de voyage deviennent un champ privilégié de l'expression d'un premier romantisme au tournant du siècle, la silhouette du volcan ajoute une touche d'effroi à l'attrait pour les ruines antiques des voyageurs éclairés⁹. Sa violence et sa démesure contrastent avec le caractère édénique de la Campanie qui gagne le cœur des élites en quête de villégiature.
- 4 Les fouilles se poursuivent jusque sous le régime de Joachim Murat, roi de Naples de 1808 à 1815. Lorsqu'en 1816, le comte Charles-Joseph de Clary-Aldringen, noble francophone de Bohême, quitte Vienne pour l'Italie et gagne Naples, il ne manque pas de se rendre à « Pompeja » et note au début de son récit :

De là nous avons traversés un très grand espace de champs [...] avant d'arriver au grand Amphitheatre. Il a été découvert sous Murat [...] Malheureusement un seul hiver que ces pierres sont restées à découvert [...], a suffi pour en faire disparaître la plus grande partie [...]. & voila ce qui fait la grande question : faut-il couvrir les maisons & les batimens de Pompeja & leur oter le charme de la vérité [...] pour les mieux conserver ?

Presque la moitié de Pompeja est deterrée sous Murat, l'amphitheatre, la plus grande partie de la rue des tombeaux auquel on travaille en ce moment & le tour de la ville. L'archeveque de Tarente était chargé de ces ouvrages, il avait 400 ouvriers a sa dispositions, a présent il y en a peut-être 20 ; il y mettait le zele & l'interet d'un homme savant, spirituel, & passionné pour l'antiquité. Faut il s'étonner qu'il regrette un régime ou il pouvait se livrer a son gout, avec de tels moyens ?¹⁰

- 5 Les troubles politiques du début du XIX^e siècle expliquent en partie les voyages tardifs de ce petit-fils du célèbre prince de Ligne (1735-1814). Né à Vienne en 1777, issu de la famille princière des Clary-Aldringen possessionnée à Teplice en Bohême du Nord, le comte Charles-Joseph est un habitué des pratiques de la mobilité dans la monarchie des Habsbourg¹¹. L'analyse des lettres et des journaux conservés dans les archives de Děčín révèle un mode de vie fondé sur la multi-résidence, où les hivers dans le palais viennois succèdent aux étés passés entre fêtes et chasses dans les domaines de Bohême. Ce quotidien partagé est un marqueur important de l'identité aristocratique dans une monarchie danubienne souvent qualifiée de composite¹².
- 6 Ce n'est qu'en 1810 que le comte se lance pour la première fois sur les routes de l'Europe. Courrier impérial chargé de la lettre avalisant le mariage de Napoléon avec l'archiduchesse Marie-Louise d'Autriche, il rapporte de ses trois mois à Paris l'assurance d'un succès mondain et un récit qui reste à ce jour l'un des meilleurs témoignages de ces événements¹³. Son rêve est de gagner l'Italie : c'est chose faite en 1816. Venise, Florence, Rome, Naples : les étapes qui se succèdent de février à octobre correspondent au parcours traditionnel de la plupart des voyageurs¹⁴. Elles ne sont pas sans rappeler le Grand Tour, voyage nobiliaire de culture dont l'esprit ne s'est pas éteint dans les noblesses allemandes, russes et polonaises. Le voyage d'agrément du comte de Clary s'inscrit cependant dans un contexte profondément renouvelé au lendemain du Congrès de Vienne¹⁵. Les notes et la centaine de lettres destinées à sa famille¹⁶, et par son intermédiaire aux membres de la « première société¹⁷ » viennoise,

s'harmonisent pour former un diaire épistolaire organisé en 40 cahiers mis en forme une première fois l'année de son retour dans la monarchie, en 1817.

- 7 Ces cahiers reprennent le canevas des premiers manuscrits du journal que le comte tient de 1795 à 1829 où l'écriture de soi trouve dans la vie aristocratique un formidable matériau. Les récits des voyages se distinguent au sein de ce riche ensemble d'écrits du for privé. Le voyage de 1810 représente déjà un important excursus du diariste où l'écriture amusée et amusante se déploie au fil d'un découpage épistolaire et quotidien méthodiquement organisé. Les descriptions de celui qui se définit comme un *Inquisitive Traveller*¹⁸ offrent une belle illustration de la pratique collective du voyage et de son écriture au début du XIX^e siècle.
- 8 Le récit de la course du Vésuve présenté ici permet d'appréhender, au travers de la plume claryenne, les transformations et la complexité de l'écriture des voyages dans cet « entre-deux eaux »¹⁹ que représente le passage des Lumières au Romantisme. Des *Lettres familières* de Charles de Brosses²⁰ à l'éclat sentimental du président Dupaty²¹, du regard scientifique de Johann Joachim Winckelmann²² à l'émoi subtil de Goethe²³, le corpus peut apparaître hétérogène. Des tendances se dégagent pourtant, sans qu'il soit possible de proposer une chronologie évidente qui ferait passer la relation d'Italie d'un regard raisonné et objectif « propre » aux Lumières aux réactions de l'individu confronté au spectacle de la nature et des traces du passé.
- 9 La description du Vésuve apparaît dans tous ces textes, au point de devenir une épreuve littéraire : le compte rendu de l'ascension est attendu par le lectorat, qu'il s'agisse d'un public choisi ou de la foule anonyme des lecteurs potentiels. Le mont n'est plus simplement dépeint comme une curiosité naturelle : la visite des ruines figées de Pompéi et la perspective d'une éruption en font un lieu mystérieux, propice à soulever l'âme du voyageur comme l'attention des lecteurs. Au fil des descriptions, la course du Vésuve devient un observatoire de l'évolution du récit de voyage, un révélateur des turbulences d'une période complexe favorable aux expériences et au développement des « monstres littéraires »²⁴. Le romantisme en germe, tel qu'il est perceptible dans le texte du comte de Clary, n'apparaît pas en rupture complète avec l'héritage des Lumières : l'époque est celle du tâtonnement et de la recherche.

Voir le Vésuve : variations sur un thème imposé

- 10 Le récit de voyage connaît d'importantes inflexions depuis 1750. Des relations de plus en plus nombreuses sont mises à la portée du public européen. Les sommes telles que l'*Histoire générale des voyages* en 20 volumes à l'initiative de l'abbé Prévost, publiée entre 1746 et 1759²⁵, apportent aux lecteurs une base incomparable d'informations et de commentaires critiques. À cela s'ajoute la tradition des guides qui se multiplient depuis la fin du Grand Siècle, et que l'on retrouve fréquemment à la main des curieux du siècle des Lumières²⁶. Chaque voyageur en puissance puise enfin dans la multiplication des récits personnels, dans lesquels les lieux décrits aussi bien que la manière dont ils sont décrits distinguent leurs auteurs dans les cercles savants et mondains des élites européennes. L'Italie, ancienne terre d'accueil et objet de fascination, est au centre de cet essor de l'édition. L'inflation du lectorat dans le second XVIII^e siècle fait le succès de récits qui peinent pourtant à s'imposer comme un genre littéraire à part entière.

- 11 La question est de savoir si le discours du voyageur relève de la simple consignation érudite garante de fiabilité et d'authenticité, ou s'il peut constituer la matrice centrale d'une expression littéraire, échappant ainsi à la simple fonction de « décor » narratif. Les deux dimensions se rejoignent et se conjuguent parfois dans la diversité des productions touchant au voyage. Cette question s'inscrit également dans le cadre plus large du débat sur l'utilité des voyages comme outils de formation²⁷. De Diderot²⁸ au comte Berchtold²⁹, en passant par Rousseau³⁰, la manière de parcourir le monde et le grand monde et les fruits que l'on peut en rapporter n'échappent pas à la réflexion des philosophes, mais aussi des aristocrates et des grands négociants qui se rendent dans les grandes places européennes et y envoient leurs enfants. Tous s'interrogent sur ce qu'il faut voir, et la manière dont il faut le voir.
- 12 La tenue d'un journal de voyage dépasse la simple consignation d'informations, surtout à une époque où « les gazettes vous les diront mieux que moi, ce que je trouve d'ailleurs plus commode »³¹. Contrairement aux guides, qui en fournissent un bon complément, les journaux intègrent la figure de l'auteur pour devenir une véritable relation de voyage. C'est justement dans l'organisation de ce rapport à la mobilité que l'on trouve une caractéristique du voyage au siècle des Lumières, par distinction avec la migration, l'exil ou le déplacement saisonnier³². Pensés comme tels, les voyages italiens et les récits qui en découlent nous informent sur l'évolution de la sensibilité des voyageurs entre 1750 et le premier XIX^e siècle.
- 13 La présence de l'auteur dans un récit qui s'écrit à la première personne pose la question de sa subjectivité, et par conséquent de la fiabilité des descriptions rendues. La période ne peut être lue comme le cheminement de comptes rendus cantonnant l'auteur à une stricte observation des faits – qu'il s'agisse de l'atelier d'un artiste, de la vie d'une cour ou de l'activité d'un port – vers une explosion de la sensibilité présidant à l'éclosion du « moi » romantique. Chez de nombreux auteurs, le regard scientifique s'accorde avec une expression du sentiment et de la subjectivité³³.
- 14 C'est ainsi que dans ses *Lettres familières*, Charles de Brosses³⁴ varie les registres selon les destinataires, adoptant tour à tour le ton plaisant de l'homme du monde ou celui plus sérieux de l'observateur scientifique. L'heure n'est pas à l'expression sentimentale, le « moi » reste en retrait devant le « je », mais l'auteur donne une nouvelle inflexion à l'usage de la lettre comme matrice du récit, popularisé par Maximilien Misson³⁵. Un changement s'opère dans l'écriture, avec le passage du tableau descriptif à la relation aux espaces traversés. Une nouvelle expérience du voyage semble transparaitre, et avec elle les prémisses d'une nouvelle sensibilité esthétique³⁶. Au cœur de l'âge d'or de la littérature géographique³⁷, un pas vient d'être franchi.
- 15 Dès lors, l'ascension du Vésuve devient également l'occasion d'esquisser les sentiments éprouvés par l'individu en face du spectacle grandiose offert par la nature. Depuis le succès des romans de Laurence Sterne, du *Tristram Shandy* publié en 1765 et du *Voyage sentimental en France et en Italie* publié l'année suivante³⁸, la question du sentiment et de l'émoi se pose explicitement dans l'écriture du voyage. Certains de ces récits conservent une vocation de cicérone, tout en donnant une inflexion particulière à la description ; d'autres s'en éloignent plus franchement³⁹, et ouvrent sur une autre dimension de l'écriture du voyage comme expression de soi et champ littéraire.
- 16 La perception du Vésuve en sort profondément transformée. L'enthousiasme du voyageur trouve sa place dans la description. Cette ferveur culmine avec les *Lettres sur l'Italie* du président Dupaty. Relatant son ascension du volcan en 1785, il s'éloigne des

représentations plus traditionnelles en plaçant l'émotion et la sensibilité au centre du texte :

C'est donc là ce formidable volcan qui brûle depuis tant de siècles, qui a submergé tant de cités, qui a consummé des peuples, qui menace à toute heure cette vaste contrée, cette Naples, où dans ce moment on rit, on chante [...]. Quelle lueur autour de ce cratère ! [...] D'abord, ce brûlant abîme gronde ; déjà il vomit dans les airs avec un épouvantable fracas, à travers une pluie épaisse de cendres, une immense gerbe de feux : ce sont des millions d'étincelles ; ce sont des milliers de pierres que leur couleur noire fait distinguer, qui sifflent, tombent, retombent, roulent ; en voilà une qui roule à cent pas de moi. [...] la lave s'élève sur les bords du cratère ; elle se gonfle, elle bouillonne, coule... et sillonne en longs ruisseaux de feu, les flancs noirs de la montagne !

J'étais vraiment en extase. Ce désert ! cette hauteur ! cette nuit ! ce mont enflammé ! et j'étais là⁴⁰.

- 17 Cette réactualisation du voyage de Dante inspire plusieurs passages de Chateaubriand⁴¹. Ces *Lettres* se distinguent cependant celles de Charles de Brosses : le lectorat n'est pas identifié et la dimension épistolaire sert avant tout à « rendre la "sensation" immédiate »⁴².
- 18 Il s'agit moins d'une rupture que d'une évolution de la forme ou, pour mieux dire, de l'orientation nouvelle d'un genre protéiforme. Les *Lettres* du président à mortier au parlement de Bordeaux connaissent un succès européen à la fin du XVIII^e siècle. Avant de conclure au triomphe de la sensibilité préromantique sur un regard froid et raisonné des Lumières, il faut rappeler que les *Lettres* elles-mêmes ne sont pas exemptes de considérations philanthropiques et sociales, avec une analyse proche de l'enquête. Deux ans avant leur publication, la *Description des Royaumes de Naples et de Sicile* de Saint-Non, exemplaire par la précision de l'information et des vues, achevait de paraître⁴³. Dans la même perspective, il est intéressant de comparer le ton sensiblement différent d'Arthur Young et de Goethe qui se lancent sur les routes de l'Europe en 1787-1788. L'*Italienische Reise*, publié en 1816, accompagne le comte de Clary lors de son séjour en Italie⁴⁴.
- 19 La course du Vésuve est un bon observatoire de cette tension entre l'objectivité et le sentiment qui témoigne de l'élaboration de nouvelles façons de penser l'individu et l'écriture, débouchant tantôt sur des succès internationaux, tantôt sur les « monstres littéraires » qui ne contribuent pas moins à la transformation d'un genre difficile à définir. Lors de sa traversée de la péninsule au lendemain du Congrès de Vienne, le comte de Clary propose ainsi sa réponse à l'épreuve apodémique et littéraire de la description du Vésuve.

Le séjour napolitain du comte de Bohême

- 20 L'Italie est présente dans le quotidien des grandes familles de la monarchie des Habsbourg. Son influence – bien que soumise à débat et à réflexion depuis l'époque de Mozart – demeure forte à Vienne et principalement au sein de l'aristocratie polyglotte. Conformément au mode de vie de cette haute noblesse, les Clary-Aldringen partagent leur temps entre la seigneurie de Teplice et les palais à Prague et à Vienne. Ce dernier, situé dans la *Herrengasse*, est le siège d'une dynastie qui accède au rang princier en 1767. Les correspondances familiales, puis les journaux tenus par le jeune comte de Clary à partir de 1795, nous plongent au cœur de la vie mondaine et de pratiques de

sociabilité où les arts tiennent une place essentielle. Le théâtre et la poésie font l'objet d'une étude et d'une pratique soutenue de la part du comte.

- 21 Le voyage d'Italie est un passage obligé pour les membres de la bonne société. Le père du comte, le prince Johann Nepomuk, s'y rend en 1792. À son retour, le grand incendie qui ravage Teplice en 1793, puis les guerres napoléoniennes qui mettent le domaine à feu et à sang, l'amènent à remodeler ce paysage des confins de la monarchie : Teplice change de visage entre 1800 et 1826. Le château est doté d'une façade néoclassique monumentale et un parc à l'anglaise augmente encore l'attrait de la ville d'eau qui acquiert alors sa renommée européenne. La présence du prince de Ligne et de Casanova, retiré au château Waldstein, confère à ce lieu une aura qui ne manque pas d'attirer les visiteurs prestigieux, Goethe, Frédéric-Guillaume III de Prusse ou encore Beethoven.
- 22 Dans ce contexte troublé, ce n'est qu'en 1816 que le comte réalise « l'objet de mes vœux de 30 ans »⁴⁵. À son arrivée à Naples, le 26 avril, il vient de passer plusieurs semaines à Rome. Son récit mêle les courses dans les hauts-lieux de l'art antique, les ateliers d'artistes, le Vatican et surtout les palais dont il rend de savoureuses descriptions. L'agencement des villas et des jardins est l'objet principal des lettres qu'il destine à son père, le prince de Clary. Ces descriptions résonnent comme une perspective lancée au grand rénovateur de Teplice, directeur des bâtiments de la cour depuis 1808. La vie de société qui pimente et soutient son voyage se retrouve plutôt dans les lettres adressées à sa mère, Marie-Christine de Ligne, et à sa femme Louise, issue de la grande famille des Chotek. Les intérêts du prince héritier transparaissent dans ses lettres qui forment, avec les notes prises en voyage, « le matériau le plus indispensable »⁴⁶ de ce qui n'est pas encore la version définitive des cahiers d'Italie.
- 23 Le comte cherche à reconnaître les espaces parcourus autrefois par son père. Mais la situation a bien changé en l'espace de 14 ans. L'épisode napoléonien a bouleversé souverainetés et frontières, avec d'importantes conséquences sur l'équilibre géopolitique italien⁴⁷. Le comte de Clary est attentif au « régime muratique » qui vient de prendre fin et dont il souligne les bienfaits en matière d'aménagement du paysage⁴⁸. Le Congrès de Vienne ouvre une période de troubles en Italie, avec une phase de restauration et la mise en place de nouvelles configurations politiques qui débouchent plus tard sur les différents soulèvements libéraux et nationaux des années 1820. L'affirmation des Habsbourg est une conséquence de la chute de Napoléon, dont le séjour à l'île d'Elbe occupe fort le beau monde et ne manque pas dans la description du passage à Livourne⁴⁹. Le voyage de cet aristocrate de la monarchie des Habsbourg se fait donc dans un contexte instable au lendemain des tourbillons révolutionnaires et napoléoniens.
- 24 Au sein de la monarchie des Habsbourg, souvent trop rapidement présentée comme un bastion conservateur teinté d'immobilisme par la politique de Metternich, les choses ont également beaucoup changé. Les réformes joséphistes, quelle que soit leur pérennité, ont irrémédiablement transformé le statut des aristocrates⁵⁰. Les révolutions qui s'allument en Europe posent la question du système politique de cette monarchie composite : l'épreuve du modèle pousse les élites à s'interroger sur les fondements de la société d'Ancien Régime.
- 25 Entre réactualisation des traditions et innovations décisives qui marquent l'entrée dans la période contemporaine, l'instabilité qui caractérise le premier XIX^e n'épargne pas les sociétés d'Europe centrale. Pour la haute noblesse, cette période de transition

s'accompagne d'un renouveau des pratiques brillantes comme élément stabilisateur dans une société où la loi et l'ordre établi ne sont pas toujours perçus comme des garants fiables des privilèges et de la distinction. Les membres de la « première société » qui donnent le ton à la cour et dans les palais de Vienne, réinvestissent les marqueurs aristocratiques traditionnels : la capacité à se mouvoir entre plusieurs langues et plusieurs espaces, l'aptitude à exprimer un bon goût reconnu au sein des élites de la monarchie et de l'Europe. Cette élite revisite le sens premier de l'*aristos* grec en se désignant elle-même comme « la Crème », « les gens de haute volée »⁵¹ et en établissant des liens avec le bon ton de la société anglaise⁵² ou la « société sainte »⁵³ de Bruxelles. Cet arsenal sémantique qui se développe dès la fin du XVIII^e siècle se trouve condensé dans ce qualificatif de « première société »⁵⁴ dont l'usage devient fréquent dès les années 1800.

26 À la lumière de ce contexte, le récit de l'ascension permet de se pencher sur le trouble d'une époque prise entre société d'ordre et avènement de nouveaux principes de liberté et d'égalité, sans qu'un modèle prenne clairement le pas sur les autres. Quand le comte écrit : « le souvenir du soleil éclairait une partie du ciel, un *Pfaffenschnitzel* [beau quartier] de lune qui se levait, l'autre », on songe inmanquablement à la période postrévolutionnaire, période de doutes et d'hésitation qui oscille de manière schématique entre un crépuscule des Lumières et cette « splendide aurore » annoncée par Hegel⁵⁵. Et que penser de cette évocation de la « mer de nuages » qui plonge la caravane dans un ailleurs presque irréel ? C'est justement cette expression qui fait la fortune de la toile de Caspar David Friedrich (1774-1840), *Der Wanderer über dem Nebelmeer* [Le voyageur contemplant une mer de nuages], composée en 1817-1818. Le spectateur qui accompagne le voyageur au sommet du mont sent le vent de brume et l'agitation des nuages. Le dos tourné à celui qui l'observe, un soulier en avant, cette image du terme de l'ascension où le voyageur se retrouve face à son moi profond est considérée comme un des meilleurs symboles de la période romantique⁵⁶.

27 La redingote vert de cobalt et la canne – *Wanderstock* – donnent le ton d'une scène facilement transposable à l'expédition du comte de Clary. L'heure n'est plus à la description de Montesquieu. Lecteurs et voyageurs intègrent une nouvelle variable : celle de la personnalité de l'auteur face au paysage. L'enjeu est considérable, et c'est Lord Byron qui l'exprime le mieux en 1817 :

*I love not Man the less, but Nature More,
From these our interviews, in which I steal
From all I may be, or have been before,
From these our interviews, in which I steal
To mingle with the Universe, and feel
What I can ne'er express, yet can not all conceal*⁵⁷.

28 L'ouverture de ces récits à la sensibilité nous permet d'appréhender en profondeur les subtilités de « l'esprit du siècle »⁵⁸ qui apparaît souvent multiple et insaisissable. Comme un revers du discours romantique sur la montagne, la description du Vésuve se prête à de nombreuses représentations allégoriques⁵⁹.

29 Le comte ne déroge pourtant pas aux descriptions détaillées des ruines de Pompéi, des galeries ou des villas, guides et témoignages à l'appui. La mise en récit retrouve ici un *topos* classique du voyage des élites : bien que les descriptions se multiplient, rien ne peut remplacer l'expérience du voyage. Le comte s'en fait l'écho : « On a beau avoir lu des voyages, des descriptions et des livres sur l'Italie, il y a cependant des choses qui vous échappent [...]. Il faut voir pour savoir »⁶⁰. Pour ceux qui n'auraient pas la chance

d'aller en Italie, la lecture peut apparaître comme un substitut. Mais le voyage en personne et l'épreuve de la route remplissent l'horizon du lecteur. Pour la communauté voyageuse, lecture, voyage et écriture ne forment qu'un seul et même espace dialogique dans lequel chaque auteur s'inscrit et trouve moyen de se distinguer.

- 30 Il faut souligner que la floraison des guides et des récits de voyage, si elle témoigne d'un engouement dont Xavier de Maistre se fait l'écho en négatif⁶¹, n'est pas toujours synonyme de fiabilité. Charles-Joseph de Clary en fait le constat lors de son retour à Paris en 1822 :

J'ai senti que je me confusionnai dans ma description, il vaut donc mieux recourir tout de suite aux autorités, c'est-à-dire aux itinéraires. Un voyageur Noto-Mane comme moi gobe tout ce que lui dit un ignorant laquais de place, ou un sot marguiller. Il crayonne ses notes dans ses tablettes puis il les met en ordre ; il retrouve dans les livres les mêmes choses. [...] J'oublie que [...] chacun s'est pénétré de son affaire et que chaque cicérone a appris par cœur, dans ces même livres, l'article qui le concerne⁶².

- 31 Le comte s'inscrit donc comme un membre de cette communauté voyageuse qui va rapporter et préciser l'information dans un impératif de « vérité » qui se traduit sous l'angle de la sincérité. L'« œil-peintre »⁶³ de l'auteur est encadré par la présence des lettres et des autres auteurs dont les extraits figurent en page de gauche. Croquis et esquisses aident le lectorat à se faire une idée plus précise. Le comte garde enfin à l'esprit que sa relation de voyage pourra éventuellement servir à ceux qui en viendraient à parcourir les mêmes routes « le journal à la main »⁶⁴.
- 32 La forme et le contenu de ce journal de voyage ne consacrent pas le triomphe du moi romantique. Par bien des aspects, il semble se rapprocher des *lettres familières* de Charles de Brosses. C'est pourtant bien Chateaubriand et Madame de Staël qui accompagnent le comte lors de son séjour napolitain, dont le récit ne répond pas tout à fait au modèle des *lettres*. L'intime se fraye un chemin plus subtil à travers une œuvre dialogique où l'auteur qui met en forme son journal en 1817 et redevient lecteur les années suivantes, n'est qu'un des destinataires. Réactualisant des formes anciennes pour donner au Vésuve sa teinte contemporaine, l'œuvre du comte de Clary apparaît à bien des égards comme la synthèse d'un monde qui vacille.

Une pratique collective du voyage

Une course de société

- 33 Lors du carnaval de l'hiver 1815-1816, Vienne se remet tout juste des fastes du Congrès qui réunit les cours souveraines de l'Europe⁶⁵. Le comte y laisse sa famille, sa femme Louise et ses cinq jeunes enfants, pour se rendre en Italie. Il voyage seul, mais ce voyage individuel n'est pas solitaire. L'espace de relations créé et entretenu sur plusieurs générations par la famille Clary-Aldringen joue à plein dans le succès de ce séjour⁶⁶. Flore de Ligne, la tante adorée du comte que l'on retrouve dans la course au Vésuve, traverse la péninsule avec son mari, le baron Spiegel, au même moment. Les deux voyages n'ont pas été pensés ensemble⁶⁷, mais il s'ensuit un jeu de chassé-croisé entre rencontres, billets et recommandations aux connaissances dans les villes traversées. Les amis de la famille, de Madame de Staël à Florence jusqu'aux Jablonovsky, Bathiany, Grassalkowitz ou Orloff établis pour un temps dans le golfe de Naples, l'accueillent et lui font les honneurs de leurs salons.

- 34 À peine arrivé dans une ville, le comte est reçu. Il ne lui est parfois pas même nécessaire de descendre à l'auberge, carrefour des voyageurs de toute nature et des sociétés les plus diverses. Mieux, le comte retrouve immédiatement les pratiques de la sociabilité et de l'hospitalité mondaine qui lui servent de point de repère et amoindrissent l'inconnu. Il se trouve plongé dans la sociabilité des espaces traversés, et c'est à travers ce prisme qu'il réalise les courses qui lui tiennent à cœur.
- 35 Les laquais de place sont à disposition pour lui servir de cicérone : c'est ainsi qu'il s'attache Raffaele pour les quatre mois passés à Naples, du 26 avril au 18 août 1816. Cependant, la compagnie d'un hôte de marque est d'autant plus appréciée qu'elle sanctionne le succès mondain de ce voyage. Le comte s'intègre si bien parmi la bonne société retrouvée ou rencontrée à Naples qu'il peut écrire en la quittant : « Je suis rendu à mon rôle de voyageur que je commençais à oublier à Naples & enfin, enfin, je suis bien en chemin »⁶⁸.
- 36 Cette société est principalement composée de personnalités issues de l'espace germanique et de l'Angleterre. Le comte note que « les salons napolitains [sont] hermétiquement fermés »⁶⁹. Cet état de fait en dit long sur la situation d'une Italie où la domination autrichienne s'est renforcée, et où l'influence de la monarchie des Habsbourg se fait sentir jusque dans le Royaume de Naples⁷⁰. C'est donc bien l'espace de relations du comte et de sa famille qui est mobilisé, dans une dynamique cumulative. À partir des personnages connus et rencontrés – en personne ou par le biais des membres de la société Clary-Ligne – à Vienne, Teplitz ou dans les voyages précédents, le champ relationnel s'élargit.
- 37 La sociabilité fait partie des impératifs du voyage aristocratique, elle permet l'accès à des espaces inaccessibles au commun des visiteurs : salons, cabinets, fêtes de cour ou bibliothèques des palais. La manière de voir et de décrire fait partie des marqueurs du bon goût et distingue l'individu par la qualité de la conversation qu'il est capable de tenir en société. Le voyage éprouve les liens sociaux tissés au sein de l'espace de la monarchie des Habsbourg, ceux-là même qui donnent forme à la « première société ». De savoureux passages montrent le comte en train de faire les honneurs d'une course à de nouveaux arrivés, réinvestissant ainsi ce qu'il a retenu – et noté – en étant lui-même accompagné quelques jours auparavant.
- 38 Ce langage de la sociabilité se tient par ailleurs entre plusieurs langues, dont la maîtrise est la qualité première de ces aristocrates qui partagent leur quotidien entre Vienne et les domaines aux quatre coins de la monarchie danubienne. Les journaux du comte de Clary sont principalement rédigés en français, dont l'usage distingue les membres de la « première société ». Cette langue vit en dualité avec l'allemand utilisé pour l'administration des domaines⁷¹. Il ne faut cependant pas conclure à une séparation trop nette : c'est en allemand que le comte copie des passages entiers de Goethe et de Johanna Schopenhauer. Plus intéressante encore est la pratique de la diglossie : les mots allemands, anglais et italiens se substituent au français, quand la qualité de l'écriture du comte et la richesse du vocabulaire laissent à penser que ce n'est pas l'ignorance de l'équivalent français qui justifie ce changement, mais le souhait de l'expression la plus juste d'une idée.
- 39 Le comte y forge les ressorts d'une écriture amusée et amusante, joue sur les mots et les expressions pour un public qui le comprendra : les destinataires viennois de ses lettres. Cette dimension polyglotte des textes est inséparable de l'identité aristocratique et renvoie à l'aura européenne des grandes familles. La définition du bon goût, les voyages

et les alliances forment un langage de la sociabilité qui construit tout à la fois les contours du groupe élitare et sa capacité à agir dans le monde. Ainsi, les voyages sont plus qu'un déplacement personnel : le nom de Clary-Aldringen et l'éducation reçue lui permettent d'entreprendre un voyage balisé par l'espace de relations.

- 40 En ce sens, il s'agit également d'une mise à l'épreuve de l'identité aristocratique, du modèle d'éducation où les langues et les humanités n'ont rien perdu de leur importance à côté des notions de droit et d'économie indispensables à tout seigneur et courtisan de la fin du XVIII^e siècle. L'accès difficile aux salons napolitains n'empêche pas la rencontre de nombreuses personnalités italiennes. Il ne s'agit plus alors de lire ou de bredouiller quelques phrases en italien : il faut converser :

J'ai trouvé chez le prince frédéric [de Saxe-Gotha] un petit diner de 10 à 12 hommes allemands, italiens, abbés, artistes etc entre autres Mons Ferretti le plus fameux improvisateur du moment à Rome, le Baron Landsberg et son gouverneur. *Undine* à eus les plus éclatants succès. Le prince me dit d'expliquer les desseins à Mons. ferretti, me voilà un peu embarrassé, je prends mon grand courage, je rassemble tout mon italien et en suant sang et eau je performe ma tache, ferretti était enchanté⁷².

- 41 Plus largement, le caractère polyglotte de l'aristocratie d'Europe centrale est un atout quand elle se projette hors de ses cadres traditionnels :

Il y a beaucoup de société à Florence ; [...] j'y parle presque autant anglais et italien que français et allemand, dans le courant de ma journée. [...] Par exemple ce matin j'ai fait les honneurs de la galerie à des anglaises, & je leur ai fait remarquer tout ce qu'on m'avait fait remarquer il y a 8 jours⁷³.

- 42 Cet espace relationnel est mouvant. En 1816, les maisons de Madame de Staël, des Orloff ou des Jablonovsky forment la trame sur laquelle le comte compose ses circulations. Lorsqu'il retourne en Italie, en 1818-1820, la configuration a changé : Charles-Joseph retrouve des connaissances en d'autres lieux et d'autres circonstances. Mais la dynamique profonde et la réalité de cet espace demeurent inchangées. Le voyage agit comme un révélateur d'une aisance dans la mobilité, forgée dans la pratique de la multi-résidence qui caractérise l'aristocratie de la monarchie des Habsbourg.

L'assurance d'un lectorat

- 43 Les lettres sont l'outil naturel de ces liens tendus entre plusieurs espaces. Le comte entretient une correspondance resserrée autour de la parenté demeurée entre Vienne et Teplice. Il envoie plus de cent lettres en huit mois. Les réponses excèdent souvent les 20 pages, portant à son paroxysme l'art du billet et des petites missives qui circulent sans interruption dans une société mobile. Teplice et Vienne sont bien présents lors des voyages italiens.

- 44 La majorité des lettres ne comporte pas d'adresse précise : Louise ignore alors où se trouve son mari et ne peut que conjecturer. Les « paquets de lettres »⁷⁴ sont donc déposés auprès des connaissances dont la présence est attestée, ou à défaut chez les ministres et représentants d'Autriche. Le comte fait ainsi suivre ses courriers, ou les rencontre au gré de ses déplacements. Si la fraîcheur des nouvelles en souffre parfois, la surprise de recevoir les précieuses lettres d'une main amie avive le plaisir de la lecture :

En descendant l'escalier de Mad Appony, je rencontre Daiser, il me donne une lettre – & puis encore une – & puis encore une – enfin jusqu'à 5. [...] Je suis rentré bien vite – j'ai lu jusqu'à 8 heures – puis écrit.

Il y a de la folie à mettre dans mon journal l'extrait de mes lettres & surtout les réponses aux réponses, sur les réponses – cela prend très bien 6 mois. Mais j'aime à me rappeler s'il est possible chaque pensée de mon voyage⁷⁵.

45 Ces lettres sont réinvesties dans la mise en forme des journaux. Ainsi, le découpage hebdomadaire du diaire est doublé par l'inclusion des extraits des lettres numérotées et référencées sur les pages de gauche laissées libres à cet effet. L'information des différents destinataires – tour à tour sa femme, ses parents ou sa fille Mathilde – prend une nouvelle dimension.

46 À cela s'ajoute que la lettre n'est pas destinée au seul nom cité en ouverture : la parenté se fait le relais du comte pour informer les autres membres de la famille et lire des extraits dans les salons qui se forment à Vienne et à Teplice. Le comte entretient ainsi une présence indirecte et charmante, dans un groupe où le silence trop longtemps prolongé devient synonyme d'oubli. En retour de cette visibilité qu'il conserve parmi les élites viennoises, il actualise, renouvelle et consolide l'espace de relations des Clary en Italie. On passe ainsi du diptyque épistolaire à une mise en correspondance au sens plein. Cette gestion familiale de l'absence est là encore un trait marquant des élites de la monarchie des Habsbourg.

47 Le comte a donc l'assurance d'un lectorat identifié. Dans cette perspective, les journaux s'éloignent des *lettres* du président Dupaty, où le lectorat sert de prétexte à l'expression du « cher moi »⁷⁶. Le comte porte d'ailleurs un jugement sévère sur les écrits de Dupaty, soulignant par là que la généricité du récit de voyage répond moins à une chronologie simple qu'à un ensemble de codes et de jeux avec ces codes. Rapportant ses impressions en face de l'*Incendie del Borgo*, la fresque de Raphael conservée au Musée du Vatican, le comte copie les remarques prises dans son guide, et ajoute :

Qui ne connaît la fameuse description de Dupaty de l'incendie del Borgo ? Elle a fait la fortune de ce livre, qui a eu une grande vogue un moment. On en est un peu revenu depuis, on y a trouvé du charlatanisme, de l'affectation & l'on a dit que Dupaty fait du sentiment, comme on fait de l'esprit⁷⁷.

48 Tout est dit. Dans ses textes, le comte apporte une autre réponse à la question de l'expression de l'intime qui se pose de manière croissante au début du XIX^e siècle. Le journal est un espace dialogique qui n'est pas refermé sur le moi entendu au sens romantique, tel qu'il commence à apparaître chez Benjamin Constant, justement lu en Italie. Le comte n'a pas quitté la fonction de médiateur : son récit sert autant à distraire qu'à informer. Les pages de gauche laissées libres permettent de copier les auteurs qui accompagnent son voyage. En réservant un espace délimité pour les guides, il parvient à concilier un souci de « vérité » avec une expression personnelle⁷⁸. L'auteur développe ainsi une pratique de l'intertextualité qui donne une ampleur particulière à son journal : le système de références soutient le récit, plusieurs voix semblent se répondre. L'auteur n'est pas passif pour autant : il commente les passages cités et trouve ainsi – outre un plaisir avoué – une façon de garantir l'impératif de sincérité essentielle à l'écriture du voyage.

49 Bien entendu, sa démarche reste sous-tendue par des choix particuliers. La situation devient plus complexe quand il copie des auteurs « sensibles » et romantiques : c'est le cas du texte présenté, qui se conclut par un long exergue de *Corinne*⁷⁹. Plus qu'une simple volonté d'unir descriptions « objectives » et sentiment, le diaire épistolaire

entretient la fiction d'une conversation actualisée et ininterrompue : dialogue avec les destinataires viennois, dialogue avec les cicérones en chair et en os, mais aussi avec les guides imprimés et les récits de Madame de Staël ou de Chateaubriand, dialogue avec soi, enfin, quand le comte met en forme ses journaux et retrouve ses souvenirs⁸⁰. C'est bien à ce moment précis que le comte retrouve ce fameux moi intime qu'il ne nous est permis que d'entrevoir : le passage du je au moi se réalise progressivement.

50 Cette mise en dialogue s'ajoute au rythme des étapes du voyage pour conférer à la narration une dynamique qui répond à la propension du comte à décrire au plus juste ce qu'il a vécu, mais également à une joie de prendre la plume et de rappeler à soi, dans le calme du cabinet, l'intensité de ces mois passés en Italie. La présence de ce lectorat, qui s'étend jusqu'à « l'imprimeuse postérité »⁸¹, détermine l'écriture de journaux dont la fiabilité est ainsi garantie. Le public choisi qui a accès aux manuscrits valide l'expérience et le talent du comte, comme un acquis social, ce qui n'est pas sans rappeler la vocation première du Grand Tour. L'usage des lettres impose donc une écriture soignée. La correspondance sert de laboratoire à l'élaboration d'une relation de voyage qui se prolonge bien après le retour.

51 C'est au détour d'une phrase, dans le choix de l'anecdote et de son expression que l'on retrouve l'homme derrière le nom. Une fois le voyage terminé, les lettres ne sont pas repliées, le discours n'est pas terminé. Commence alors l'organisation du rapport au voyage : le comte le met deux fois en forme, organise sommaires et index facilitant la lecture. Le mouvement de la plume se poursuit, le plaisir d'écrire, et donc de revivre ce voyage, se double de celui d'aller vérifier et compléter l'information rapportée, sous forme des « notes de 1820 ». L'hiver 1824, la société Chotek prie instamment le comte de faire la lecture de ses journaux : on voit alors le beau monde rire, s'intéresser et prendre part à ce dialogue en commentant et parfois en précisant l'information rapportée⁸².

52 Ces journaux doivent demeurer manuscrits, au moins du vivant du comte. Seul un public choisi qui se reconnaît dans le texte y a d'abord accès. Bien que le talent de l'auteur soit reconnu, qu'il ait les moyens d'être publié, ses journaux demeurent inédits. Dans les archives de Děčín, ils rejoignent les lettres réunies et brochées par son père pour former un ouvrage original qui rapporte son voyage en France et aux Pays-Bas en 1775⁸³. Le comte a fait évoluer la forme, mais s'inscrit dans cette pratique familiale qui s'étend à l'ensemble du grand monde. Ce type de manuscrit y circule fréquemment, comme le souligne la confrontation à la relation d'Italie établie par Madame Borchovska :

La princesse Mimi Liechtenstein m'avait prêté en contrebande [ce journal] [...]. Je ne connais rien de plus joli [...], de plus spirituel, de plus mélancolique, rien de mieux écrit, de plus sensible, de plus touchant. Rien de plus vrai sur l'Italie, de plus juste, de mieux vu. [...] Son voyage d'Italie est de la fin de 1815 et 1816. Je l'ai vu à Rome et à Naples au printemps 1816⁸⁴.

53 Les journaux de voyages ont donc une fonction à la fois sociale et littéraire, ce qui les rend si difficile à caractériser. La création d'un diaire épistolaire confère rythme et dynamique à une époque où les premiers romantiques se confrontent au problème du ralentissement du récit⁸⁵. Mais si les lettres sont le lieu par excellence de l'écriture du « je », de l'expression des sentiments, elles peuvent également apparaître comme celui de leur composition et peut-être de leur déguisement. L'ascension du Vésuve permet la mise en scène du voyage comme épreuve de soi : épreuve sociale du comte lancé sur les routes, épreuve littéraire au travers de la description d'un lieu commun entre impératif

de vérité, recherche du talent et de l'expression personnelle. Cette course du Vésuve est une course de société, le comte est entouré de ses hôtes, de ses auteurs, d'une communauté qui reconnaît le succès mondain et littéraire de son voyage.

- 54 Le diaire épistolaire nous fait passer du guide et du récit à la relation de voyage : la volonté de donner « au moins une indication du vrai »⁸⁶, forcément subjective, se traduit sous la forme de la sincérité d'un auteur qui place son texte en dialogue. En se présentant lui-même comme un *Inquisitive Traveller* entendu au sens claryen du terme, le comte réalise une synthèse de la curiosité et de l'enthousiasme qui fonde le succès littéraire et social du voyage et d'un récit où l'intime parvient néanmoins à trouver sa place.
- 55 Le 13 octobre 1816, le comte retrouve Vienne et délivre les lettres et dépêches dont l'ont chargé ses amis⁸⁷. Commence alors une nouvelle aventure, celle de la mise en forme des notes et des lettres de voyage soigneusement numérotées. L'ouvrage s'étend peu à peu sur des centaines de pages, organisées en cahiers brochés et conservés intacts dans des étuis à loquets portant l'*ex-libris* dans les archives de Děčín. En appendice au dernier cahier, juste avant de repartir pour l'Italie, le comte ajoute en note :
- Mis à faire ce voyage de 1816 : 7 mois et 22 jours. Mis à l'écrire : 17 mois et 5 jours.
[...] loin de croire que mon journal deviendrait un ouvrage aussi volumineux, ni qui durerait aussi longtemps. Le journal fini, je voulais le polir, parcourir 200 volumes sur l'Italie, dont chaque page est une jouissance pour moi et puis l'orner de citations et surtout de desseins [...]⁸⁸.
- 56 La découverte de nouveaux cahiers probablement rédigés en 1827 montre que le comte devenu prince en 1826 remet son ouvrage sur le métier. La calligraphie est plus soignée, les notes complétées en page de gauche, les esquisses transformées en estampes mais la trame est conservée : le comte ne touche pas au fond du texte, témoin d'un voyage réussi. Le succès de ses lectures ou l'envie de retrouver les impressions éprouvées alors, semblent l'inviter à un nouveau voyage de plume. Cette version « réactualisée » court de nouveaux sur des centaines de pages. Entre-temps, le comte a réalisé un nouveau voyage en Italie de 1818 à 1820 où il déploie son talent de dessinateur, puis un second séjour parisien en 1822. Ces voyages de santé et d'agrément sont organisés de la même façon, en excursus du diariste couvrant des dizaines de cahiers esquissés dans les correspondances et mis en forme une fois le voyage « terminé » et réussi. Alors que la gestion de la seigneurie demande un investissement conséquent, ce retour à l'écriture du voyage laisse entrevoir la passion scripturale d'un aristocrate brillant, qui construit peu à peu – et sans que son destin littéraire ne soit établi d'avance – l'œuvre d'une vie.

NOTES

1. Stéphane Blond, « N'oubliez pas le guide ! L'*Itinéraire d'une partie de l'Europe* de Louis Dutens », dans Pierre-Yves Beaurepaire et Pierrick Pourchasse (dir.), *Les circulations internationales en Europe (1680-1780)*, Rennes, PUR, 2010, p. 259-278 ; Pierre-Yves Beaurepaire, *L'Europe des Lumières*, Paris, PUF, 2004, chapitre II : « L'Europe des Lumières : un espace de circulation et d'échanges », p. 41-82 ; Daniel Roche, *Humeurs vagabondes. De la circulation des hommes et de l'utilité des voyages*,

Paris, Fayard, 2003, p. 19-41. Voir aussi Lucien Bély (dir.), *Le voyage à l'époque moderne*, Paris, PUPS, 2004.

2. Gilles Bertrand, *Le Grand Tour revisité. Pour une archéologie du tourisme : le voyage des Français en Italie, milieu XVIII^e - début XIX^e siècle*, Rome, École française de Rome, 2008. Pour une mise en perspective : Gilles Montègre, *La Rome des Français au temps des Lumières. Capitale de l'antique et carrefour de l'Europe, 1769-1791*, Rome, École française de Rome, 2011. Pour l'espace germanique, se reporter à Rainer Babel et Werner Paravicini (dir.), *Grand Tour. Adeliges Reisen und europäische Kultur vom 14. bis zum 18. Jahrhundert*, Stuttgart, Thorbecke, 2005, et particulièrement Cesare de Seta, « Il Grand Tour e il fascino dell'Italia », p. 205-214.

3. Jean-Baptiste Labat, *Voyage en Espagne et en Italie*, 8 vol., Paris, Delespine, 1730.

4. François René de Chateaubriand, *Voyage en Italie*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Ladvocat, 1827, p. 145-319. Philippe Antoine, *Les récits de voyages de Chateaubriand : contribution à l'étude d'un genre*, Paris, Honoré Champion, 1997. Du même, « Le premier séjour de Chateaubriand en Italie », Centre de recherche sur la Littérature des Voyages, <http://www.crlv.org>, 4 mai 2009, consulté le 15 mars 2014.

5. Emanuele Kanceff et Roberta Rampone (dir.), *Viaggio nel Sud. Verso la Calabria*, Genève/Moncalieri, Slatkine-CIRVI, 1992 ; Atanasio Mozzillo, *La frontiera del Grand Tour. Viaggi e viaggiatori nel Mezzogiorno borbonico*, Naples, Liguori, 1992 ; Nelson Moe, *The View from Vesuvius, Italian Culture and the Southern Question*, Berkeley, University of California Press, 2002.

6. Jérôme Charles Bellicard et Charles-Nicolas Cochin, *Observations sur les Antiquités de la ville d'Herculanum*, Paris, C.-A. Jombert, 1754.

7. Christian Michel, *Charles-Nicolas Cochin et l'art des Lumières*, Rome, École française de Rome, 1993. Alain Grueber (dir.), *L'art décoratif en Europe : 1760-1930*, t. 3, *Du classicisme à l'art déco*, Paris, Citadelles et Mazenod, 1994 ; Werner Hofmann, *Le Néo-classicisme. Une époque en rupture : 1750-1830*, Paris, Gallimard, 1995.

8. Dominique Bertrand (éd.), *Mémoire du volcan et modernité*, Paris, Honoré Champion, 2004 ; Dominique Bertrand (éd.), *L'invention du paysage volcanique*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2004 ; Jean Burgos (dir.), *L'île et le volcan : formes et forces de l'imaginaire*, Paris, Lettres Modernes, 1997.

9. Grégory Quenet, *Les tremblements de terre aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Seyssel, Champ Vallon, 2005, p. 470-471 : « la destruction de Pompéi et d'Herculanum participe de cet imaginaire de l'effrayant et du sublime... ». À partir de l'éruption de 1766, le thème est popularisé par l'ambassadeur britannique Hamilton (1730-1830) dans son *Campi Phlegraei* (Naples 1776). Carlo Knight, *Les fureurs du Vésuve ou l'autre passion de Lord Hamilton*, Paris, Gallimard, 1992.

10. SOA-Děčín, c. 162, 11 mai 1816.

11. Matthieu Magne, *Identité en voyage et voyage de l'identité, Pratiques de l'écrit et trajectoires parisiennes d'un noble francophone de Bohême : le comte Charles-Joseph de Clary-Aldringen (1777-1831)*, Université Bordeaux III, mémoire de Master 2, 2011, p. 54-60.

12. Marie-Elisabeth Ducreux, « Nommer l'État et définir l'Empire. Monarchie des Habsbourg, Autriche-Hongrie », *Monde(s)*, n° 2 : 'Empires', 2012, p. 39-65.

13. Seule édition d'une partie des journaux : Charles Joseph de Clary-Aldringen, *Trois mois à Paris lors du mariage de l'empereur Napoléon I^{er} et de l'archiduchesse Marie-Louise*, Paris, Plon, 1914.

14. Attilio Brilli, *Quand voyager était un art. Le roman du Grand Tour*, Paris, Gérard Monfort, 2001, p. 46.

15. Gilles Bertrand, *Le Grand Tour...*, *op. cit.*, p. 6-9 et 369-397.

16. Lettres principalement destinées à sa mère, Marie-Christine de Ligne, à sa femme, Louise, née Chotek et à son père le prince Johann v. Clary und Aldringen.

17. Ainsi que se désignent les membres de la haute noblesse de la monarchie des Habsbourg, par rapport à la noblesse anoblée depuis le règne de Marie-Thérèse. Václav Bůžek, « Les changements dans la noblesse du royaume de Bohême à l'époque moderne », dans Olivier Chaline (dir.), *Les*

Schwarzenberg, *une famille dans l'histoire de l'Europe (XVI^e-XXI^e siècles)*, Panazol, Lavauzelle, 2012, p. 33-47.

18. SOA-Děčín, c. 159, 22 mars 1810. Allusion au roman *A Sentimental Journey Through France and Italy*, Londres, 1768. Laurence Sterne y divise p. 33 le « cercle entier des voyageurs » en plusieurs catégories, du « voyageur oisif » au « voyageur sentimental », en passant par le « voyageur curieux » (« *Inquisitive traveller* ») auquel le comte de Clary se réfère en donnant une inflexion personnelle à l'expression. Matthieu Magne, *Identité en voyage...*, *op. cit.*, p. 121-147.

19. Anouchka Vasak (dir.), *Entre deux eaux. Les secondes Lumières et leurs ambiguïtés (1789-1815)*, Paris, Le Manuscrit, coll. « Réseau Lumières », 2012.

20. Charles de Brosses, *Le président de Brosses en Italie. Lettres familières écrites d'Italie en 1739 et 1740*, Paris, Didier, 1869 (1^e éd. : 1799).

21. Charles-Marguerite-Jean-Baptiste Dupaty Mercier, *Lettres sur l'Italie en 1785*, Paris, De Senne, 1788.

22. L'antiquaire porte un regard critique sur les campagnes de fouilles dans ses *Nachrichten von den neuesten Herculianischen Entdeckungen*, Dresde, Walther, 1764. Sa *Geschichte der Kunst des Altertums*, Dresde, 1764, est considéré comme un des ouvrages majeurs dans l'envolée néo-classique en Europe.

23. Johann Wolfgang von Goethe, *Italienische Reise (1786-1788)*, Leipzig, 1816.

24. Catherine Ramond, « Entre deux siècles, entre deux genres : quelques “monstres littéraires” au tournant du siècle », dans Anouchka Vasak (dir.), *Entre deux eaux...*, *op. cit.*, p. 327-351.

25. Abbé Prévost, *Histoire générale des voyages*, Paris, Didot, XV t., 1746-1759.

26. Silvia Collini, Antonella Vannoni (éd.), *Les instructions scientifiques pour les voyageurs (XVII^e-XIX^e siècle)*, Paris, L'Harmattan, 2005, p. 16-18. Goulven Guilcher, « Naissance du guide de voyage moderne au XIX^e siècle », CRVL, 13 novembre 2001, <http://www.crlv.org/conference>, consulté le 15 mars 2014 ; du même, « Les guides européens et leurs auteurs : clefs de lecture », *In Situ* [en ligne], n° 15, 2011, consulté le 15 mars 2014, <http://insitu.revues.org/499>.

27. Daniel Roche, *Humeurs vagabondes...*, *op. cit.*, p. 50-87 ; Gilles Bertrand, *Le Grand Tour...*, *op. cit.*, p. 24-70.

28. Denis Diderot, « Des moyens de voyager utilement », dans *Voyage en Hollande de 1772 à 1774*, Œuvres inédites de Diderot, Paris, Briere, 1821, p. 51-156.

29. Léopold de Berchtold, *Essai pour diriger et étendre les recherches des voyageurs*, trad. C.P. de Lasteyrie, Paris, 1797. Cet ouvrage à l'usage des hommes du monde ou souhaitant le devenir est publié à Londres en 1789. Elisabeth Chevallier, « Une méthode universelle pour voyager avec profit par le comte Léopold Berchtold », *Dix-Huitième siècle*, n° 22 'L'œil expert, voyager, explorer', 1990, p. 13-23.

30. Jean-Jacques Rousseau, *Émile*, Amsterdam, J. Néaulme, 1762, t. IV, p. 359-366.

31. SOA-Děčín, c. 159, 16 juin 1810, lettre n° 44 à sa mère, à propos d'une fête impériale à la cour de Compiègne. Le fait que « le voyageur mondain commence à trouver toutes les informations de base dans des manuels commodes » (Friedrich Wolfzettel, *Le discours du voyageur*, Paris, PUF, 1996, p. 301) infléchit la mise en récit des voyages.

32. Gilles Bertrand, *Le Grand Tour...*, *op. cit.*, p. 73-97.

33. Jan Herman et al. (dir.), *Dupaty et l'Italie des voyageurs sensibles*, Amsterdam/New-York, Rodopi, 2012, p. 268-272.

34. Charles de Brosses, *Le président...*, *op. cit.*, lettre XXXI, p. 350-361.

35. Maximilien Misson, *Nouveau Voyage d'Italie*, La Haye, 1691.

36. Friedrich Wolfzettel, *Le discours...*, *op. cit.*, p. 303-304. L'auteur oppose l'ascension aux accents presque symboliques et initiatiques de Charles de Brosses avec la description dépouillée donnée par Montesquieu. *Voyages de Montesquieu*, Bordeaux, G. Gounouilhou, 1894-1896, t. II, p. 24.

37. Friedrich Wolfzettel, *Le discours...*, *op. cit.*, p. 231.

38. Laurence Sterne, *A Sentimental Journey...*, *op. cit.*

39. Odile Gannier, « Le Voyage selon Laurence Sterne et Chateaubriand : le héros et le bouffon », *Loxias*, 15, II, 2007, p. 12.
40. Charles-Marguerite-Jean-Baptiste Dupaty Mercier, *Lettres sur l'Italie...*, op. cit., t. III, p. 50-51.
41. Alain Guyot, Roland Le Huenen, *L'Itinéraire de Paris à Jérusalem de Chateaubriand : l'invention du voyage romantique*, Paris, PUPS, 2006, p. 225 ; Emmanuelle Tabet, « Des Lettres sur l'Italie de Dupaty au Voyage en Italie de Chateaubriand », dans Jan Herman et al. (dir.), *Dupaty et l'Italie...*, op. cit., p. 157-169.
42. Friedrich Wolfzettel, *Le discours...*, op. cit., p. 306. Pour les lettres de Brosses, voir Charles de Brosses, *Le président de Brosses en Italie*, op. cit.
43. Jean-Claude-Richard de Saint-Non, *Voyage pittoresque ou description des royaumes de Naples et de Sicile*, 5 vol., Paris, Clousier, 1781-1786.
44. Winfried Wehle, « Kinesthétique : écrire à l'image du Vésuve. Goethe et Chateaubriand », dans Hans Peter Lund et Michel Delon (éd.), *L'Italie dans l'imaginaire romantique*, Copenhague, Kongelige Danske Videnskaberne Selskab, 2008, p. 43-81. Le comte cite explicitement l'ouvrage dans ses cahiers.
45. SOA-Děčín, c. 162, 19 avril 1816.
46. SOA-Děčín, c. 177, 3 juillet 1822. Matthieu Magne, « Mes lettres courent le monde, courez après. La correspondance dans les journaux de voyage de Charles-Joseph de Clary-Aldringen (1777-1831) : objet littéraire et outil pratique », dans François Cadilhon, Michel Figeac et Caroline Le Mao (dir.), *La correspondance et la construction des identités en Europe centrale*, Paris, Honoré Champion, 2013, p. 381-403.
47. Thierry Lentz, *Nouvelle histoire du Premier Empire*, t. 3 : *La France et l'Europe de Napoléon*, Paris, Fayard, 2007, p. 730-755 ; François Lagrange et Émile Robbe (dir.), *Napoléon et l'Europe*, Paris, Somogy, 2013 ; Jean-Dominique Durand, *L'Italie de 1815 à nos jours*, Paris, Hachette, 2010.
48. SOA-Děčín, c. 162, 21 mai 1816 : à propos de la Strada Nuova, « un des plus grands bienfaits du régime muratique ; c'est la plus belle promenade du monde ». Sur Joachim Murat : Jean Tulard, *Figures d'empire*, Paris, Fayard, 2005 ; Jean-Paul Garnier, *Murat, roi de Naples*, Paris, Plon, 1961.
49. SOA-Děčín, c. 164, 5 septembre 1816.
50. Pour aperçu général : Elisabeth Ducreux et al., *Histoire de l'Europe du Centre-Est*, Paris, PUF, coll. « Nouvelle Clio », 2004, p. 380-428.
51. Frances Milton Trollope, *Vienne et les Autrichiens*, lettre 59 du 11 février 1837, dont le sujet est intégralement consacré au portrait très critique de « La Crème », Paris, Fournier, 1838, t. III, p. 189-190. On trouve des considérations similaires sur « la dignité de nos exclusifs » dans la lettre 44 de son *Paris et les parisiens en 1835*, Paris, Fournier, 1835, t. II, p. 178-183.
52. *Ibid.*, p. 191.
53. Expression tirée des *Souvenirs* du comte Henri de Mérode-Westerloo, présentés et cités dans Paul André Roger et Charles de Chênedollé (éd.), *Mémoires et souvenirs sur la cour de Bruxelles et sur la société belge depuis l'époque de Marie-Thérèse jusqu'à nos jours*, Bruxelles, 1856, p. 323.
54. Par exemple dans les *Souvenirs* de la célèbre baronne de Krüdener (1764-1824) à propos de son voyage en Europe entamé en 1775 : « mes parents firent un voyage en France et en Angleterre. Leur opulence, leur rang qui les plaçait au milieu de la première société, tout m'environna d'un nuage de vanité ». Varvara-Juliana de Krüdener, « Souvenirs », dans Elena Gretchanaia, « Je vous parlerai la langue de l'Europe... » : *la francophonie en Russie (XVIII^e-XIX^e siècles)*, Bruxelles, Peter Lang, 2012, p. 333-334. L'écriture de ces *Souvenirs*, conservés aux archives de Moscou, débute à partir de 1816-1818.
55. Georg Wilhelm Friedrich Hegel, *Leçons sur la philosophie de l'histoire*, Paris, Vrin, 1963 (1^e éd. 1837), p. 340.
56. Maria Teresa Caracciolo, *Le Romantisme*, Paris, Citadelles & Mazenod, 2013 ; Armel Guerne, *L'âme insurgée : écrits sur le romantisme*, Paris, Points, 2011. Friedrich puise une partie de son

inspiration dans les monts métallifères de Saxe, dans les environs de Teplice, dont il réalise plusieurs toiles. Les années 1805-1815 voient se développer de nouvelles approches du paysage, perceptibles dans la correspondance entre Friedrich et Goethe ou dans les travaux d'Alexander von Humboldt, tous visiteurs de Teplice comme en témoignent les correspondances du comte de Clary, ainsi que la *Liste der angekommenen Kur- und Badegäste in der Badestadt Teplitz* (SOA Teplice). 57. « Je n'en aime pas moins l'Homme, mais communie / À la Nature en ce dialogue où m'arracher / À tout ce que je suis ou ce que fus ma vie / Pour me mêler à L'Univers, y épancher / L'inexprimable en moi, que pourtant je ne puis cacher. » Lord Byron, *Childe Harold's Pilgrimage*, chant IV, 1817, trad. Claude Dandréa dans *Lord Byron, Le prisonnier de Chillon et autres poèmes*, Arles, Sulliver, éd. bilingue, 1998, p. 129.

58. SOA-Děčín, c. 164, 6 septembre 1816.

59. Juan Rigoli, *Le voyageur à l'envers. Montagnes de Chateaubriand*, Genève, Droz, 2005. La *Nouvelle Héloïse* de Rousseau reflète dès 1761 l'intérêt croissant pour les paysages montagneux. La lettre XXIII de Saint-Preux à Julie marque une orientation nette vers le registre sublime et la « libération du moi poétique » : Friedrich Wolfzettel, *Le discours...*, *op. cit.*, p. 310. La Suisse et les Alpes deviennent des étapes à part entière (Gilles Bertrand, *Le Grand Tour...*, *op. cit.*, p. 284-319), en particulier pour les représentants du mouvement *Sturm und Drang*. Par ailleurs, il est à noter que les Clary désignent souvent les domaines de Teplice comme « notre Suisse », à l'instar de la femme du comte, Louise Clary, dans une lettre du 9 mars 1809 (SOA-Děčín, c. 187). Sur le Vésuve comme représentation allégorique de la Révolution ou du dérèglement des passions humaines, voir Béatrice Didier, « Sade, Juliette et le Vésuve », dans Emanuele Kanceff et Roberta Rampone (dir.), *Viaggio nel Sud...*, *op. cit.*, p. 351-371.

60. SOA-Děčín, c. 163, 4 septembre 1816.

61. Le 11 septembre 1816, on trouve une note sur « le Chevalier de Mestre de Petersburg qui est l'auteur du charmant Voyage autour de ma chambre ». Le comte connaît donc cette œuvre de 1794. SOA-Děčín, c. 164.

62. SOA-Děčín, c. 177, Ms. du 9 juillet 1822. La multiplication des véritables relations de voyages va de pair avec celle des « voyages imaginaires » : Percy G. Adams, *Travelers and Travel Liars*, Berkeley/Los Angeles, University of California Press, 1962 ; Daniel-Henri Pageaux, « Voyages romanesques au siècle des Lumières », *Études littéraires*, vol. 1, n° 2, 1968, p. 207 sq.

63. Le comte définit par là sa manière de voir. SOA-Děčín, c. 177, 11 juillet 1822.

64. SOA-Děčín, c. 177, 6 juillet 1822.

65. Ainsi qu'en témoigne Auguste de la Garde-Chambonas, *Fêtes et souvenirs du Congrès de Vienne (1814-1815)*, Paris, Henri Vivien, 1901 (1^e éd. 1820).

66. Matthieu Magne, « *Ce qui est charmant, c'est cette liberté*. Le quotidien du voyage dans les journaux du comte Charles-Joseph de Clary-Aldringen (1777-1831) », *Histoire, Économie et Société*, n° 1, 2014, p. 17-36.

67. Le comte, simplement informé d'un projet de voyage en Italie, témoigne de sa surprise de la retrouver à Rome le 31 mars : « Je jette les hauts cris ! Cette vilaine famille de Vienne qui ne m'a pas seulement dit qu'elle s'arrêtait ici ; [...] Flore à Rome ! Rome & Flore ! Rome avec Flore ! ».

68. SOA-Děčín, c. 163, 20 août 1816.

69. *Ibid.*, 29 mai 1816.

70. Jean Béranger, *Histoire de l'Empire des Habsbourg*, Paris, Fayard, 1990, p. 520 et 554 ; Harold Acton, *The Bourbons of Naples (1734-1825)*, Londres, Prion, 1998, p. 697-710 ; Gilles Pécout, *Naissance de l'Italie contemporaine (1770-1922)*, Paris, Armand Colin, 2004.

71. Ivo Cerman, « La noblesse de Bohême dans l'Europe française. L'énigme du français nobiliaire », dans Olivier Chaline *et al.* (dir.), *Le rayonnement français en Europe Centrale*, Bordeaux, MSHA, 2009, p. 365-386.

72. SOA-Děčín, c. 161, 9 avril 1816. *Undine*, ouvrage du Baron de La Motte-Fouqué publié en 1811, pour lequel le comte a réalisé les gravures, est apporté en voyage : c'est un « sésame » et un élément de reconnaissance à côté des relations et des lettres de recommandations.
73. SOA-Děčín, c. 161, 22 mars 1816.
74. Les lettres des parents et amis sont souvent regroupées et expédiées en paquet. C'est ainsi que le comte récupère plus d'une centaine de pages le 23 septembre 1816 à Milan.
75. SOA-Děčín, c. 163, 1^{er} septembre 1816.
76. SOA-Děčín, c. 158, 4 août 1803.
77. SOA-Děčín, c. 163, 5 avril 1816. « On-dit » tiré de Melchior Grimm, *Correspondance littéraire, philosophique et critique, 1788-1789*, Paris, Furne-Lagrande, 1831, t. XIV, p. 131. Irini Apostolou : « Dupaty et Creuzé de Lesser », dans Jan Herman *et al.* (dir.), *Dupaty et l'Italie...*, *op. cit.*, p. 154. Cette note illustre l'ouverture à un questionnement sur l'expression du sensible, comme le souligne Sylviane Leoni, « L'errance sensible de Dupaty », dans Jan Herman *et al.* (dir.), *Dupaty et l'Italie...*, *op. cit.*, p. 35.
78. Il répond ainsi à la problématique formulée le 28 juin 1813 par Stendhal, *Journal*, dans *Œuvres intimes*, Paris, Gallimard, 1955, p. 1235 : « Un journal de voyage doit être plein de sensations, un itinéraire en être vide ».
79. Germaine de Staël, *Corinne ou l'Italie*, Londres, 1807. Michel Delon, « L'Italie de Corinne », dans Hans Peter Lund et Michel Delon (éd.), *L'Italie dans l'imaginaire romantique*, *op. cit.*, p. 81-95 ; voir aussi la contribution de Sylvie Thorel, « Le volcan dans *Corinne* de Madame de Staël », au colloque organisé par Dominique Bertrand, *Mémoire du volcan*, Clermont-Ferrand, octobre 2001.
80. Pour une mise en perspective sur la question de la mémoire : Nicolas Bourguignat, « Le voyage de jeunesse de Lamartine en Italie : de la libre mémoire à la mémoire libérée », dans Sarga Moussa et Sylvain Venayre (dir.), *Le voyage et la mémoire au XIX^e siècle*, Paris, Creaphis, 2011, p. 241-256. En 1812, Lamartine fait l'excursion du Vésuve, et en donne plusieurs versions.
81. SOA-Děčín, c. 177, 8 mai 1822.
82. SOA-Děčín, c. 180, hiver 1823.
83. SOA-Děčín, c. 149, les lettres rassemblées indiquent que ce voyage a lieu de janvier à septembre 1775.
84. SOA-Děčín, c. 180, 23 mai 1824.
85. Victoire Feuillebois, *Nuits d'encre : les cycles de fictions nocturnes à l'époque romantique*, thèse de doctorat, Université de Poitiers, 2012.
86. SOA-Děčín, c. 177, 8 mai 1822.
87. SOA-Děčín, c. 164, 13 octobre 1816. Le comte conserve « les dépêches du Prince Starhemberg, celles de monsieur de Bubna [...], la lettre de l'archiduc Rainier à l'archiduc Louis ». Son premier arrêt est pour la « Staatskanzley » (la chancellerie d'État, Ballhausplatz 26) où il remet plusieurs lettres au chancelier Metternich.
88. SOA-Děčín, c. 164, 15 octobre 1816.

RÉSUMÉS

En avril 1816, le comte Charles-Joseph de Clary-Aldringen, héritier d'une famille princière possessionnée en Bohême du Nord et à Vienne, quitte la monarchie des Habsbourg pour un voyage italien qui le conduit jusqu'à Naples où il séjourne de mai à août 1816. Sa correspondance

et ses journaux, principalement rédigés en français, en laissent un formidable témoignage. Entouré d'amis et de connaissances qui animent la société napolitaine, cet aristocrate polyglotte ne manque pas de se rendre sur les pentes du Vésuve, étape incontournable à la fin du XVIII^e siècle, bien connue des « voyageurs en chambre » grâce au grand nombre de récits publiés. Le texte du comte de Clary, transcrit ici, illustre la complexité de l'éclosion d'une sensibilité romantique, au travers de journaux bâtis sur les notes de voyages et les lettres destinées aux membres de sa famille, mais lues dans les salons de Vienne. La mise en récit de cette ascension, ainsi que les détails sur la pratique collective du voyage permettent d'analyser une capacité à se mouvoir dans le monde des élites qui met en jeu l'identité aristocratique à une époque de profonds changements sociaux et politiques dans la péninsule et en Europe.

In April 1816, count Carl-Joseph of Clary-Aldringen left the Hapsburg court and began a journey in Italy. From May to August 1816 he stayed in Naples. The count was the heir of a princely family that possessed vast estates in northern Bohemia and palaces in Prague and Vienna. His letters and diaries, mostly written in French, provide a fascinating record. During his stay among his friends, acquaintances and Neapolitan society, he climbed the Vesuvius. That ascent became almost required at the end of the eighteenth century, and was familiar to the many readers of travel literature published in Europe. The text presented here shows the complex development of a romantic sensibility through travel diaries that include notes and letters sent to family members but read in Viennese salons. This manner of travel narrative, including details on collective experience, enable us to analyze the world of elites and better understand aristocratic identity at a time of deep social and political changes in Italy and in Europe.

INDEX

Mots-clés : aristocratie, écriture de soi, Italie, monarchie des Habsbourg, romantisme, Vésuve, voyage

Keywords : aristocracy, egodocument, Italy, Habsburg monarchy, romanticism, Vesuvius, travel

AUTEUR

MATTHIEU MAGNE

Matthieu Magne, agrégé d'histoire, est doctorant et allocataire moniteur à l'Université Nice Sophia Antipolis. Il prépare sa thèse « Être noble dans la monarchie des Habsbourg au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles, une identité européenne ? », sous la codirection de Pierre-Yves Beaurepaire et de Michel Figeac (Université Bordeaux III). Ses recherches portent sur l'aristocratie francophone de Bohême de la fin du XVIII^e siècle au début du XIX^e siècle. L'accent est mis sur les circulations internationales, les pratiques de sociabilité et la question de l'écriture de soi. Parmi ses publications, on signalera : « "Ce qui est charmant, c'est cette liberté". Le quotidien du voyage dans les journaux du comte Charles-Joseph de Clary-Aldringen (1777-1831) », *Histoire, Économie et société*, 2014/1, p. 17-36. matthieu-magne@wanadoo.fr